

DU MÊME AUTEUR

FANTÔMES, Gallimard, Série Noire, 2002

NÎMES-SANTIAGO, Le Passage, 2004

ET TOUJOURS EN ÉTÉ, Le Passage, 2007

MAÏTÉ BERNARD

MONSIEUR MADONE

*roman*

Conception graphique : ateliersJeanGrisoni

Photographie de couverture : © Jean Grisoni

[www.lepassage-editions.fr](http://www.lepassage-editions.fr)

© Le Passage Paris-New York Editions, 2009



LEPASSAGE

I.

Je n'étais pas revenue à Versailles depuis l'enterrement de Monsieur Madone. Je m'étais préparée à ce que mon cœur batte la chamade, mais le Trianon Palace n'était pas dans son quartier, il était même à l'opposé, je ne craignais rien.

Valentino a garé la moto contre un arbre du boulevard de la Reine, nous avons sorti les appareils photo, puis nous nous sommes mis en planque dans un sous-sol en face de l'hôtel. Brad Pitt et Angelina Jolie passaient la fin de la semaine dans la ville royale et notre agence nous avait chargés de ramener des photos des stars et de leurs enfants en train de faire guili-guili aux moutons. Angelina Jolie dans les pas de Marie-Antoinette, ça me permettrait de finir le mois et de voir venir.

J'avais déjà fait la paparazza quand mon compte en banque était dans le rouge. Parfois, la célébrité avait besoin de publicité et elle appelait pour qu'on la « piège », d'autres elle était fataliste. Nous l'attendions dans la rue

à une distance respectable, sinon respectueuse, et nous la suivions quelques heures. Je n'avais encore jamais assisté à ce qui se passe en Angleterre ou aux États-Unis, avec les cris et les insultes pour qu'elle arrête de regarder ses pieds, lève la tête, et soit identifiable sur la photo. Mais Brad et Angelina n'avaient pas besoin de publicité et ils n'étaient pas fatalistes. S'ils nous voyaient, leur riposte serait simple. Ils préviendraient toutes les agences et vingt minutes après, il y aurait tant de paparazzi que nos clichés ne vaudraient plus rien.

Je me suis frotté les mains pour les réchauffer et j'ai regardé autour de moi. Valentino debout sur deux caisses de bière, en embuscade près du soupirail de gauche, moi devant celui de droite, appareils braqués. J'ai imaginé l'article, « La vraie vie des paparazzi », photos de Clémentine Le Flohic. En couleur ou en noir et blanc ? J'avais un autre appareil à mon cou, le mien, un Nikon chargé en 400 ASA Ektachrome couleur. D'autres auraient essayé le flash mais je pouvais me servir de la lumière ambiante. J'ai les mains très fermes, une chance quand on est photographe. Même dans la pénombre, je peux prendre des photos en vitesses d'obturation très lentes. J'ai vu celles que j'aurais pu faire ici, cette teinte rouge due au mélange de lumière du jour et de tungstène. J'ai pivoté lentement vers l'intérieur de la cave et d'une main, j'ai essayé de viser.

– Qu'est-ce que tu fous ? *Non ti muovere*<sup>1</sup>, a dit Valentino.

Non, même avec une ouverture maximale et une vitesse d'obturation d'un huitième de seconde, la photo aurait été difficile.

Je me suis remise à l'affût. On disait qu'Angelina Jolie était à nouveau enceinte, qu'elle parlait couramment notre langue, que l'enfant devait naître dans notre capitale. À mon avis on disait n'importe quoi. D'ailleurs, une secrétaire de l'agence a fini par nous appeler pour nous annoncer que l'information était fausse, qu'ils n'avaient jamais été au Trianon Palace.

– Poutain ! a dit Valentino, quatre heurrrres ! Quattrre heurrrres de planque pour rrrrien !

Je ne crois pas aux signes, je laisse ça aux adolescents qui viennent de découvrir les surréalistes et Nadja marchant dans la rue. Et puis si j'y croyais, il faudrait me demander comment j'ai pu rater ceux qui annonçaient la mort de Monsieur Madone. Je ne me suis donc pas dit que c'était un signe, que j'avais été envoyée à Versailles pour... pour quoi ? Accepter ? Trouver la paix ? Redécouvrir que la ville est belle et la vie aussi ?

Nous avons rangé le matériel, et je suis remontée

---

1. Ne bouge pas.

derrière Valentino. Seulement, juste avant Le Chesnay, il y avait eu un accident et même les motos ne passaient plus. Nous étions là, sous les nuages qui menaçaient, dans la pollution et les bruits de klaxon, quand j'ai tapé sur son épaule. J'ai fait signe que je descendais. Le temps de lui tendre mon casque, me faufiler entre les voitures et je passais sous la porte Saint-Antoine.

J'étais dans le parc du château. À droite, le Hameau de la Reine, avec les petites maisons où Marie-Antoinette et ses dames venaient boire le lait, manger les fraises du jardin et caresser les moutons. Le bruit d'un grelot m'a distraite et j'ai baissé les yeux. Un jeune épagueul breton me regardait, langue pendante. Qui avait eu l'idée de mettre ce bruit à son collier? Je me suis retournée. Un couple se dirigeait vers moi, la femme à vélo, et l'homme à pied, un bout de bois à la main.

– Cognac!

L'épagueul a levé les oreilles.

– Attrape!

L'homme a lancé le bout de bois et le chien a filé ventre à terre. Ses compagnons m'avaient vu le regarder et nous avons échangé un sourire. Ils allaient en direction du Hameau de la Reine. Ils avaient raison, c'était beau aussi dans cette direction, sauvage et tranquille jusqu'à Saint-Cyr.

– Non, dit Monsieur Madone, pas de grasse matinée demain.

Nous sommes serrés l'un contre l'autre sur son canapé, dans son trois pièces au dernier étage d'un vieil immeuble du quartier Saint-Louis.

– Réveil, huit heures. Petit déjeuner rapide, baskets, manteaux, et je t'emmène dans le parc. Quand tu verras la couleur du ciel à cette heure-là, crois-moi, tu ne regretteras pas.

– Je regrette systématiquement tout ce qui se passe avant onze heures du matin.

– Il faut que tu voies un endroit du parc où ne vont jamais les touristes.

– Pourquoi?

– Ah, je vois que tu es intéressée.

Petit coup de poing dans la poitrine de Monsieur Madone. Il rit, attrape ma main et l'embrasse.

– Parce que c'est trop loin. Mais on sera de retour avant midi, promis. Et là, douche, repas, puis sieste ou ciné, ça te va?

– À deux, la douche?

Sourire de Monsieur Madone.

– À deux.

– Pourquoi tu ne l'as pas dit plus tôt? Je prépare mes baskets tout de suite.

Je fais semblant de me lever, il me retient, et le reste...  
Le reste n'est plus possible, il pourrit dans un cercueil.

L'allée en face de moi menait aux deux Trianon, le petit et le grand. J'ai pris celle de gauche, l'allée Saint-Antoine. Un de ses endroits préférés dans le parc. Des platanes et des marronniers, et de part et d'autre, derrière les clôtures, de vastes champs où paissaient les chevaux et les moutons. Perchée sur un plot, une corneille noire semblait les surveiller. Soudain, elle a tourné son œil vers moi. J'ai dû la déranger, elle a poussé un cri et s'est envolée, très bas, juste au-dessus des moutons blancs. Je l'ai regardée pendant qu'elle montait sans se presser, dépassait le Trianon Palace, disparaissait dans le ciel. Il n'y avait plus de berger. Non, je me trompais, il avait été remplacé. Sur le dos d'un bouc, la tache blanche et noire d'une pie.

Le dimanche, les scouts venaient jouer au foot dans le champ à côté. Il y avait aussi deux bancs pour les amoureux ou les vieillards, mais je n'y avais jamais vu personne. J'ai repris ce que je venais de penser. Les amoureux *ou* les vieillards? Je ne vieillirai pas avec Monsieur Madone, mais on pouvait être vieux et amoureux, je le serais peut-être, on-ne-refait-pas-sa-vie-on-continue et toutes ces conneries. J'ai accéléré.

Je ne me souviens pas vraiment de la suite. C'était le parc du château en hiver. Les fontaines ne coulent plus,

la dignité des orangers et des palmiers a été un peu malmenée par leur transport sur roulettes dans l'Orangerie, les fleurs sont sous la protection des serres, les parterres à nu, et les statues sont enveloppées dans un manteau kaki. Je revois juste le bras tendu de l'une d'entre elles hors de la bâche, l'archet dans son poing fermé.

Ce que je sais, c'est que je suis arrivée devant l'immeuble de Monsieur Madone et que le code n'avait pas changé, mes doigts s'en souvenaient. Je suis montée au premier, devant la porte de ses parents. Qu'est-ce que je voulais? Frapper? Je n'ai pas eu à réfléchir, elle s'est ouverte, et Chocolat, après un regard surpris, s'est jeté sur moi en aboyant. Quarante kilos d'amour, de bave et de bruit. Derrière lui, pétrifiée, sa laisse à la main, Béatrice, la mère de Monsieur Madone. Le labrador a sauté vers elle, puis il est revenu vers moi, s'est cabré, a pris son élan et une fois de plus j'avais sa tête chaude contre mon ventre, son museau dans la main.

Béatrice a eu un rire nerveux. J'ai souri, lâché le chien, et nous nous sommes avancées l'une vers l'autre. Une bise timide.

– On allait se promener à la pièce d'eau des Suisses, a-t-elle dit. Tu viens?

2.

Bien sûr que ça l'intéressait, Brad et Angelina ! Bien sûr qu'elle avait vu *Monsieur et Madame Smith*, avec Victoire, sa fille, et j'ai demandé de ses nouvelles, et elle m'a parlé d'elle jusqu'en bas de la rue de l'Indépendance américaine. Nous nous sommes tues une minute, le temps de traverser la départementale, puis nous sommes passées sous les hautes grilles en fer forgé et elle a libéré Chocolat. Le château était dans notre dos, avec l'Orangerie et les Cent Marches, mais ici on ne pensait pas à la pierre. D'un coup, le regard se dissolvait dans le vert et l'eau. Autour du grand bassin, deux longues allées de platanes à l'harmonie soignée. Au fond, la statue de Louis XIV à cheval et derrière, un rideau d'arbres qui dissimulait le RER et les trains.

Chocolat avait couru vers l'eau et nous l'avons suivi sur le sentier, mince filet dans l'herbe tracé par les promeneurs et leurs chiens. Au loin, sur un petit siège, un

pêcheur. Près de la statue de Louis XIV, deux joggeurs semblaient s'étirer.

– Mais je ne savais pas que tu faisais le paparazzi ?

– Ça m'arrive. Quand il faut.

Et j'ai fait le geste des doigts frottés qui dit l'argent.

– Mon agence paie la moitié de mes dépenses. C'est elle qui doit développer, éditer, archiver, distribuer et vendre mes photos, elle aussi qui m'avance l'argent sur mes futurs droits et trouve les commandes de reportages. Seulement, parfois, je dois participer aux permanences du week-end. Et ce jour-là ça peut signifier faire le paparazzi.

– Tu as quel âge maintenant ?

– Trente-cinq ans.

– Et tu fais ce métier depuis...

– 1994. Ça fait treize ans.

J'ai répondu à la question que je croyais voir dans son regard.

– Ce n'est pas un métier qui permet de mettre de côté.

Elle a continué de me regarder.

– Pour tout dire, je suis dans la m... dans le caca.

Elle a souri de mon effort de vocabulaire.

– Pierre, le directeur de mon agence, m'a dit la vérité il y a six mois. Toutes mes photos du Darfour étaient ennuyeuses.

J'ai eu un geste énervé.

– « Chiantes ». Très exactement, il a dit « chiantes ».

Elle a eu l'air indigné.

– Mais ce n'est pas vrai ! Je connais tes photos ! Tu es une vraie photographe, on ne peut pas te dire ça.

– Je vous remercie mais le problème, c'est qu'il a raison.

Elle a failli s'indigner à nouveau et je l'ai interrompue gentiment :

– Non, je me rends compte quand ce que je fais est mauvais, plat, sans vie. Quand ça a commencé, je me suis dit qu'il ne fallait pas s'écouter, que la photo n'était pas une science exacte, plutôt un instinct, et que je l'avais. Mais je n'arrive pas à faire repartir la machine.

Nous nous sommes arrêtées brusquement. La pièce d'eau des Suisses est bordée par deux jardins. D'un côté, le Potager du Roi, de l'autre, les jardins de La Quintinie, quatre-vingt-une parcelles où travaillent des jardiniers du dimanche, pour la plupart militaires. Chocolat avait filé vers la clôture qui nous séparait d'elles et avait collé sa truffe sous le grillage. Nous n'arrivions plus à détacher notre regard de lui. Je ne sais pas si le silence a duré ou pas. Béatrice a fini par murmurer :

– Tant qu'il ne se met pas à gratter, je ne dis rien.

Nos yeux se sont croisés et j'ai eu confirmation que nous pensions à Monsieur Madone dans son cercueil. L'angoisse

est montée, les larmes aussi, et quand elle a demandé « Pourquoi tu es venue ? », j'ai arrêté de respirer.

J'ai entendu les mots qu'il fallait dire, « Béatrice, je ne sais pas ce que j'ai mais ça ne va pas du tout, je ne dors presque plus, je ne mange presque plus, je crois que je suis en train de me laisser mourir, je ne veux pas mais c'est plus fort que moi ».

J'ai entendu les mots de substitution, « Je ne sais pas », qui n'étaient pas tout à fait faux mais qui cachaient la vérité.

J'ai regardé Chocolat qui revenait vers nous, le museau plein de terre. J'ai dit :

– Vous avez loué l'appartement ?

3.

– Tu as ta clé ?

J'ai fait signe que non. Nous sommes donc revenues chez Béatrice, nous y avons laissé Chocolat et nous sommes montées jusqu'au dernier étage.

Ses mains tremblaient, c'est moi qui ai dû ouvrir. Quand on entrait, on était directement dans la cuisine. Sur la droite, la porte de la salle de bains était ouverte et j'ai vu nos deux peignoirs.

– Quand la femme de ménage est venue, le frigidaire était vide et débranché.

J'ai hoché la tête. Je connaissais ce détail. Monsieur Madone avait agi avec sa maturité d'homme de trente-huit ans et sa précision de médecin. Il avait fait un testament, donné tous ses vêtements, vidé le frigidaire, rangé l'appartement, écrit trois lettres, deux qu'il avait laissées sur la table, une qu'il était allé déposer dans la boîte d'Éric, son confrère au bout de la rue, puis il s'était assis

par terre dans la cuisine, enroulé dans une grande bâche en plastique pour salir le moins possible et il s'était tiré une balle dans la tête avec le Tokarev TT33 de son grand-père.

À l'heure du déjeuner, comme d'habitude, Éric avait ouvert son courrier. Monsieur Madone écrivait qu'il allait se tuer, il lui demandait de prévenir la police d'abord, ses parents, Béatrice et Stefan, après, puis il expliquait que je rentrais d'Afghanistan ce jour-ci, et il précisait le numéro et l'heure de mon vol.

Je ne savais pas exactement ce qu'avait fait Éric. Avait-il appelé chez Monsieur Madone ou s'était-il précipité? Je ne le lui avais jamais demandé. Il avait trouvé le corps. Il avait appelé la police, puis il était descendu chez Béatrice et Stefan. Quels avaient pu être ses mots? À l'aéroport où il était venu me chercher, il s'était mis à pleurer en me voyant. C'est moi qui avais dû commencer les phrases mais même après avoir entendu ses réponses, je n'étais pas sûre d'avoir compris.

Quand les victimes d'une catastrophe parlent de ce qui leur est arrivé, elles commencent toutes par la normalité des circonstances qui ont précédé l'impensable. « Il faisait très beau ce jour-là », disent les victimes du 11 septembre 2001, « Il rentrait du travail », disent les parents du jeune homme renversé par un chauffard. Il faisait beau

sur Orly, et je rentrais d'un pays en guerre, ce n'est pas à Versailles que la mort pouvait me trouver.

Je n'avais toujours pas pleuré en voyant son corps ou en lisant les lettres qu'il nous avait laissées. Celle pour ses parents, sa sœur Victoire et son frère Nicolas disait « J'ai un cancer du poumon, un cancer du foie et une leucémie. Mon médecin me donne six mois, maximum. Je sais ce qui va arriver à mon corps pendant ces six mois et je ne veux pas. Pardonnez-moi ». La mienne, « Ça me déchire de savoir que je te laisse. Pardonne-moi. Je t'aime et je ne t'oublie pas, je t'aime pour toujours ».

Cancer du poumon, cancer du foie et leucémie, comme beaucoup de vétérans. Un choc de plus. Oui, il savait exactement comment on meurt dans ces cas-là, parce qu'il était médecin et parce qu'il faisait partie de l'association Avigolfe. Il se battait depuis des années contre l'État français pour défendre les militaires revenus malades de la guerre du Golfe, et il savait exactement comment on souffre et comment on se dégrade, il savait de quelle manière il serait entraîné vers une mort inéluctable.

Il y a eu un coup de vent, et deux feuilles jaunes ont voltigé derrière les fenêtres avant d'être emportées. Je restais devant la table propre, comme si j'attendais qu'il vienne y poser son café et *Libération*.

– Un ex-militaire lecteur de *Libé*, on aura tout vu.

– Tout ?

Haussement de sourcils suggestif. Je souris malgré moi, reprends ma lecture. Je me demande de quelle couleur étaient ses yeux à ce moment-là. « Vert » disait son passeport, mais l'adjectif ne rend pas hommage à leur véritable beauté, qui changeait au gré des lumières.

– Je crois que c'est à cause des paillettes d'or, lui dis-je un jour où nous sommes très près l'un de l'autre. C'est pour ça que parfois ils sont verts, parfois ils sont cognac, parfois bronze...

– Bronze !

Il rit.

– N'importe quoi !

J'ai essayé de me forcer à avancer mais j'ai senti que je n'y arriverais pas. Je repensais à cette période pendant laquelle il était devenu un corps. Éric, puis Stefan, identifient un corps. Après, son père refuse que nous voyions son visage, mais Victoire, Nicolas et moi voulons aller à la morgue, nous avons besoin de le voir. Victoire entre dans la pièce où se trouve le brancard, elle a le temps de voir ses pieds, le drap avec la forme en dessous, et elle s'écroule. Elle ne s'est pas évanouie mais ses jambes ne la portent plus. Pendant une heure, elle reste paralysée. Nicolas et moi en revanche allons le toucher. Il a ce geste, il pose sa main sur la cheville de son frère, et le voyant faire, j'ose

l'imiter. Il est froid. Monsieur Madone n'est pas frileux, il trouve toujours que je mets le chauffage trop fort. C'est là que je comprends qu'il est définitivement « parti », ce mot que je détestais quand ma mère s'était mise à l'utiliser après la mort de mon père, « Dis "mort", maman, c'est pas sale », mais qui prend brusquement son sens. Ce qui est mort, c'est ce corps qui ne fonctionne plus, mais ce qui est parti, ce qui est définitivement absent, c'est lui.

Nous avons passé cinq ans ensemble et cela faisait cinq ans qu'il était mort, parti. Cet appartement était à moi, il me l'avait légué dans son testament, mais j'avais fui, dit à Stefan et Béatrice de le louer. Puisqu'ils ne l'avaient pas fait, s'ils n'avaient rien changé, dans la pièce d'à côté, il y aurait ses dossiers sur la première guerre du Golfe avec son écriture au marqueur noir, « Al Salman », « Avigolfe », « Division Daguet », « Uranium appauvri », « Vaccins », « Pyridostigmine », « Virgyl », « Pesticides », « Névrose post-traumatique », ainsi qu'une copie du rapport de la direction des études de l'École de défense... de l'École de défense... je ne me souvenais plus de la suite et c'est l'agacement qui m'a fait bouger. Mon corps est entré en mouvement, j'ai quitté l'endroit où une mauvaise force m'avait immobilisée et je suis passée dans le bureau.